
PRÉFACE À LA DEUXIÈME ÉDITION

Les avatars d'un titre

L'ironie, même bénigne, a toujours quelque chose d'une duperie et, si l'on envisage le titre d'un livre comme une sorte de premier contact entre inconnus, on ne saurait être trop prudent dans l'usage d'un tel artifice pour se présenter. C'est du moins, toute courtoisie mise à part, la leçon que j'ai retenue du malentendu suscité par le titre que j'avais initialement donné à l'histoire de Jacques Mathieu : *L'Âge d'or*. Mea culpa. Je pensais alors que l'évocation d'un mythe aussi grand dans un contexte aussi trivial ne manquerait pas de piquer l'esprit du lecteur et j'étais persuadé que nul ne pourrait prendre au sérieux un « âge d'or » où presque tout ce que faisaient les personnages échouait lamentablement. J'avais hélas négligé de considérer qu'on lit généralement le titre avant le corps du texte et que rien n'est fort comme la première impression. J'avais aussi négligé ce que le mythe d'un paradis perdu recèle d'attraits, ce qu'il réveille en nous de sincère nostalgie, or, rien n'est si puissant que notre foi en la magie primitive des origines.

Je m'étais lancé dans un projet de roman retraçant dix ans d'histoire (1968-1978) d'une génération enivrée de jeunesse et de fantasmes politiques, roman où je

souhaitais que la raison eût sa part, comme dans toute réflexion historique. Et voilà que, par l'éclat trompeur d'un titre, je mettais le pied dans un jardin d'émotions sacrées, où la raison serait aussi importune qu'un voyeur. Ajoutez à cela que, l'histoire de Jacques étant fort longue et moi-même fort lent dans sa rédaction, j'eus la faiblesse, après trois années de travail, de vouloir en publier le début séparément¹. Ajoutez enfin que le sous-titre de ce premier volume, *Soixante-huit*, était non moins chargé de magie primitive aux yeux d'innombrables prétendants révolutionnaires encore vivants, et vous mesurerez peut-être l'abîme que j'avais moi-même creusé entre la réalité d'un roman historique et la jaquette un peu contrefaite que je lui avais taillée. C'est peu dire que le titre fit de l'ombre au texte.

La première partie de *L'Âge d'or*, sous-titre *Soixante-huit*, fut donc publiée en 1984 et lue, semble-t-il, par un nombre raisonnablement modeste de lecteurs, dont la majorité put ainsi croire que je m'adonnais aux délices de la nostalgie des vingt ans. Sachant qu'il y aurait une suite, certains durent attendre ou, pour les plus sages, redouter que j'y donne bientôt une fin heureuse, voire édifiante. Il se trouva même quelques ingénus particulièrement opiniâtres pour prendre la chose avec tant de sérieux qu'ils eurent l'obligeance de s'y sentir dépossédés de leur propre paradis magique et le courage de s'en plaindre anonymement par voie de presse. Or, si je pouvais me réjouir de constater que l'illusion romanesque fonctionnait plutôt bien, à une époque où la mode ne la favorisait pourtant guère, rien ne m'est plus étranger que ce genre de narcissisme rétrospectif. Eussé-je moi-même eu vingt ans en cette fameuse année soixante-huit – et il s'en fallait de six –, que je n'en aurais certainement pas parlé avec nostalgie, étant de ceux qui, comme le Paul Nizan d'*Aden Arabie*, ne pensent pas du tout que ce soit le plus

bel âge de la vie. La fin pitoyable de Jacques Mathieu, que j'étais alors seul à connaître, devait le démontrer amplement, mais six ans allaient encore s'écouler avant qu'on puisse la lire.

Mon éditeur se rendit-il finalement compte de la méprise ? Il est permis de s'interroger puisque, au moment de publier le second volume, il refusa tout net mon idée de répéter le titre initial sous la forme : *L'Âge d'or II*, sous-titre *Le Tigre en papier*. Je dus me rabattre sur *Le Tigre en papier* tout court. L'argument de l'éditeur était en effet qu'on ne saurait publier deux textes différents sous un même titre...² Toutes mes représentations sur la continuité de l'histoire, sur la solidarité de l'ensemble et sur l'exacte identité des personnages demeurèrent vaines. Fort des quelque trois ou quatre cents lecteurs que m'avait valu la parution de la première partie de *L'Âge d'or*, je n'étais guère en situation de me montrer intransigeant ; je l'étais d'autant moins que, à l'évidence, aucun autre éditeur n'accepterait de publier la fin de ce texte sous le titre même qui avait servi à en publier l'introduction chez un concurrent. Pour sentir l'étroitesse et l'importance des liens unissant les deux parties de mon roman, il ne me restait donc qu'à espérer avoir plus de succès en escomptant la bienveillante attention de mes lecteurs que je n'en avais eu en présumant de leur goût pour l'ironie.

C'est ainsi que la suite de l'histoire de Jacques parut en 1990 sous un titre distinct, comme s'il s'était agi d'un autre roman, et que je dus me borner à souligner, en quatrième de couverture, qu'on rencontrait dans *Le Tigre en papier* les mêmes personnages que dans *L'Âge d'or*. Précision d'importance, car les choses avaient bien changé : le Jacques de 1978 n'était plus celui de 1968 et les adeptes de la violence révolutionnaire, voire du terrorisme, autour desquels on le voyait graviter, n'incitaient

pas vraiment à la sympathie nostalgique. Les idolâtres de l'âge d'or et des vingt ans en furent pour leurs frais, heureusement pas plus élevés que le prix d'un mauvais repas sur la route des vacances. Mais telle était bien l'histoire tragique que, dès le début, j'avais voulu raconter.

En vérité, lorsqu'en 1980 je m'étais lancé dans ce projet, je songeais à un roman en trois parties et tel était encore mon plan en 1984, quand parut le premier volume. Ce n'est que plus tard, en rédigeant la suite, que je décidai de fondre en un seul volume, par une sorte de montage parallèle, les deuxième et troisième parties initialement prévues. J'ignorais alors les problèmes que posent les titres aux éditeurs contemporains, je me souvenais des *Âmes mortes*, des *Chemins de la liberté*, des *Thibault* et, plein d'insouciance, j'imaginai pouvoir procéder à mon tour de la même façon. Mais aujourd'hui, la seule pensée des embarras qu'aurait provoqués une troisième partie sous un troisième titre me semble justifier a posteriori sa suppression.

En général, j'aime que les titres soient parlants, je veux dire aussi proches que possible de la substance du texte. Peu m'importe qu'ils soient originaux ou banals, l'essentiel étant qu'on ne risque pas trop de se tromper sur la marchandise. Mon roman *La Seconde mort de Juan de Jésus*, par exemple, raconte effectivement comment cet homme a pu mourir une première fois en chair et en os et une seconde fois sous forme de manuscrit. Pareil pour le Jahan de mon roman *Un Prince perdu*, tellement perdu en ce monde qu'il finit par disparaître sans laisser de trace.

L'Âge d'or était un titre qui obéissait déjà à cette manière de signalement : ce n'était pas seulement le reflet d'un âge qui ne s'avérait pas si doré que cela, c'était aussi un lieu-dit, un café à Lausanne, où certains personnages du roman se retrouvaient pour taquiner leurs rêves, comme on jouerait avec des cerfs-volants ; c'était encore

un vieux film surréaliste, subtilement antibourgeois à leurs yeux ; c'était enfin le mythe lui-même dans toute sa fausseté religieuse : leur propre conviction de vivre un âge d'or où la jeunesse aurait pris le pouvoir. Quant au sous-titre *Soixante-huit*, outre un petit côté hugolien qui n'était pas pour me déplaire, il avait, on l'aura compris, un sens chronologique plutôt qu'affectif³.

La présente réédition au format de poche me permet de réaliser enfin ce que ma propre lenteur d'écriture et les exigences éditoriales m'avaient empêché de faire autrefois : publier tout le roman d'un coup sous un seul et même titre. Instruit par l'expérience, j'ai décidé d'abandonner définitivement *L'Âge d'or* et son trop plein de sortilèges au profit du *Tigre en papier*. Il s'agit là encore d'un de ces vieux clichés qu'il fait bon squatter mais, si chargé de symboles soit-il, il a quelque chose de plus guerrier que contemplatif, qui correspond parfaitement à la destinée du personnage principal. À l'époque de Jacques Mathieu, le « tigre en papier » connaissait des heures de gloire dans la dénonciation de ce qu'on appelait « l'impérialisme ». Est-ce pour cela qu'un tigre en papier n'a jamais éveillé la même ferveur aveuglante que l'âge d'or ? Le fait est que je n'ai rencontré personne qui rêve de devenir un tigre en papier, alors qu'innombrables sont ceux qui songent à la douceur des paradis perdus et en tirent du plaisir.

Les connotations de *L'Âge d'or* évoquaient un certain hédonisme et la possible candeur des révoltés, alors que l'image du *Tigre en papier* met en évidence la fragilité de Jacques Mathieu, qui pousse son idéalisme jusqu'au fanatisme, dans un décor de faux-semblants et de solitude sociale. Il y a de l'épique et du dérisoire dans l'histoire de ce petit soldat d'une inquiétante armée de l'ombre, de ce déserteur, qui dut sa mort à l'irruption de celui-là même qu'il avait pris pour un sauveur. Il s'agit

d'une sorte de geste ou de saga, quoiqu'elle n'ait rien de très héroïque. Il est vrai que par tradition, depuis Cervantès sans doute, le roman s'intéresse davantage aux ingénus et aux antihéros qu'aux héros « positifs » de l'épopée. Mais sommes-nous si sûrs qu'Eirikr le Rouge, Grimr le Chauve, les deux Ajax ou le colérique Achille aient été les champions sans peur et sans reproche qu'on nous dit ? Et qui pourrait prétendre que Jacques Mathieu manque de dignité ?

En dehors du titre, je n'ai pas voulu le moins du monde modifier le texte original, qui est donc intégralement réédité ici. J'ai certes corrigé par-ci par-là une ponctuation manifestement fautive, supprimé, quand c'était possible, quelques répétitions ou impropriétés qui m'avaient échappé, mais n'ai apporté aucun changement qui puisse s'assimiler à une réécriture ou un repentir. Seule exception – il en faut toujours une ! – j'ai remplacé « Helvétie » et « Helvète » par « Suisse ». Dans le texte initial, j'avais choisi cette dénomination un peu ironique afin de souligner le caractère purement fictif de l'ouvrage, que son réalisme aurait pu faire passer à tort pour les souvenirs complaisants d'un ancien combattant. C'était peine perdue. Désormais, c'est donc le temps qui seul donnera le recul nécessaire à l'exercice de la raison.

Il me reste à remercier chaleureusement M^{me} Huguette Pfander qui a retapé la totalité du texte, dont les manuscrits et autres saisies informatiques s'étaient perdus.

JEAN-FRANÇOIS SONNAY

Le Tigre en papier I et la Presse

LE ROMAN DE NOS VINGT ANS

Ce que fut 1968 pour une poignée d'étudiants, entre Lausanne, Paris et Prague. Un premier roman d'une impressionnante maîtrise, lucide et chaleureux.

Au premier regard, *L'Âge d'or* {*Le Tigre en papier I*} de Jean-François Sonnay pourrait sembler un peu anachronique, et par son projet et par sa mise en œuvre. D'aucuns ricaneront d'ailleurs, qui réduisent tout à la « modernité ». Car enfin quoi : ce jeune plouc raconte une histoire, il brosse une grande toile romanesque avec un soin qui fleurit son XIX^e siècle. Il y a là-dedans des personnages auxquels on s'attache comme à ceux de Martin du Gard ou de Jules Romains. Et cette façon de mener sa barque comme Dieu le Père ; et cette écriture si sage, aux antipodes du jazz verbal et de tout baroque ; et ce regard si net et si droit, qui contraste tant avec les yeux troubles ou larmoyants de la « conscience malheureuse » propre à notre époque...

Ambition et modestie

Et pourtant, après s'être plongé dans *L'Âge d'or*, le lecteur de bonne foi fera cette expérience qui signale le

caractère foncièrement contemporain de toute œuvre vivante : que ce livre respire merveilleusement, qu'il aime à grands coups de palpitant, qu'il réfléchit et qu'il fait réfléchir, enfin qu'il passionne.

Jean-François Sonnay a déjà publié, il y a quelques années, un *Dictionnaire des idées à perdre* (aux Éditions de L'Aire, 1980), qui révélait une tête solide et un talent littéraire certain. Or, au contraire d'un Bernard-Henri Lévy, sa migration de l'essai au roman est une pleine réussite, et d'abord parce que l'écrivain, à l'écoute modeste des autres, parvient à faire revivre une vingtaine de personnages pétris de chair, de charme et de vérité.

En 1968, Jean-François Sonnay avait quatorze ans. Il n'a donc pas vécu lui-même les événements dont il parle, pas plus que Tolstoï n'a vécu les guerres napoléoniennes... Au demeurant – et je puis en témoigner personnellement pour avoir fait partie du milieu qu'il évoque –, il parvient, avec une ambition de chroniqueur intuitif qui le dégage de tout « reportage » anecdotique, et une loyauté parfaite envers tous ses personnages, à composer le roman de nos vingt ans, peut-être lacunaire à certains égards, mais non moins véridique et généreux.

L'idée et le réel

Mais avant que d'être le roman d'une jeunesse, *L'Âge d'or* apparaît comme la chronique d'une année. De fait, l'ouvrage commence à Prague où quelques personnages, que nous retrouverons par la suite, apprennent l'incroyable nouvelle : que Novotny a été remplacé par Dubcek. Et tout au long du roman, nous verrons l'auteur étoffer les éléments de sa toile de fond, avec la montée de la culture *underground* d'importation américaine, le traumatisme lié au Vietnam, les barricades du Quartier latin et les chars soviétiques à Prague, notamment.

Là-dessus, c'est avec les personnages du premier plan, bien entendu, que le roman prend vie et flamme. Avec Jean Chartier, le journaliste philosophe aux idées larges et dont le couple est en train de se déglinguer. Avec Richard Gauvin, l'idéologue pur et dur qui dirige les Jeunesses communistes lausannoises. Et surtout, avec Jacques, Julien, Michel et Pierre, les quatre mousquetaires partagés entre la préparation de leur bac, la découverte enthousiaste du marxisme et quelques aventures sentimentales faisant intervenir les très beaux personnages féminins de Geneviève et de Graziella.

Ce qui réunit les quatre mousquetaires, c'est le désir de changer le monde. Non qu'ils y soient vraiment malheureux, mais la révolte contre le sort réservé aux « damnés de la terre », associée à la crise existentielle propre à leur âge et au besoin de s'affirmer, suffit à rassembler ces braves garçons dans la chaleur d'un clan libéré du ronron famille-patrie. Inutile de préciser que leur communisme n'est alors qu'une idée, et tout angélique et naïve leur adhésion au marxisme, dont la vertu essentielle est de faire coïncider l'idée et le réel.

Or nous savons combien les lendemains du communisme réel déchantent, et bien avant la normalisation en Tchécoslovaquie.

Liberté à conquérir

Cela étant, *L'Âge d'or* ne vise pas à la démonstration moralisante, mais à la vérité romanesque. Loin de « conclure », l'auteur, qui annonce d'ailleurs une trilogie, quitte ses personnages à l'automne un peu mélancolique d'un grand moment de leur vie. Avec une affection teintée parfois d'ironie, il marque admirablement le double sentiment que suscite, en maints soixante-huitards échaudés, le souvenir de 1968, où l'âge d'or est rendu à

chacun comme un beau rêve, avec cette nouvelle perspective ouverte à la liberté qui détermine, tout compte fait, la lucidité de l'âge mûr.

JEAN-LOUIS KUFFER

Le Matin, 1984

1968, CHRONIQUE D'UNE JEUNESSE LAUSANNOISE

Ce n'est pas toujours à la presse bienveillante que l'on doit de découvrir les livres qui comptent. À peine *L'Âge d'or* annoncé dans les journaux parmi ce qui constitue la « rentrée littéraire » en Suisse romande, toutes les rédactions, toutes les librairies recevaient une lettre photocopiée pour le moins singulière. « Fiction grotesque », « parasite », « lointain voyeur », « sournoisement et sans talent », était-il dit de l'ouvrage et de l'écrivain. L'auteur de ce tract rageur et puéril ? Mystère.

Le fait que *L'Âge d'or* situe son action à Lausanne et, en cette année 1968, recrute ses protagonistes parmi intellectuels et collégiens, peut partiellement expliquer les raisons d'une telle lettre anonyme. C'est que Sonnay n'est pas tendre à l'endroit des milieux concernés.

Pourtant, *L'Âge d'or* constitue une entreprise à la fois exigeante, pleine et courageuse : faire revivre, sans romantisme, sans nostalgie, mais sans cynisme ni aigreur non plus, aspirations et contradictions du petit monde lausannois saisi dans la tourmente de 68. L'on ne peut imputer qu'à un principe l'ironie si allègre de ces pages : confronter rêves et doctrines à la réalité humaine des existences, afin que soit rendu possible le difficile mais généreux apprentissage de la vie. En cela, ce document privilégié témoigne aussi et avant tout peut-être d'une *initiation*.

En outre, avec cet ouvrage ample, rapide et musical où s'exprime une active amitié pour le monde, Sonnay s'affirme comme un authentique et rare romancier.

Quelque chose plutôt que rien

« Lausanne est une ville profondément marquée par le calvinisme. Le péché y est une chose si affreuse qu'on ne se satisfait pas de le condamner, on le parque dans un lieu noir et infernal conforme à l'horreur qu'on veut en avoir. » Le ton est donné ! Dans ce pays où l'harmonie semble si souvent se renforcer au détriment de la vie, où l'« on n'exigeait pas des politiciens qu'ils soient brillants, ni même intelligents, mais seulement qu'ils sachent au bon moment mettre de l'eau dans le vin des autres », quatre adolescents, se débattant contre l'ennui et la monotonie, tentent de faire front à l'asphyxie. Ils se prénomment Jacques, Julien, Michel et Pierre, préparent leur baccalauréat et rêvent de refaire le monde à l'image de leur enthousiasme, de leur impatience, de leur mépris de la société bourgeoise.

En ce janvier 1968, ils ne savent pas encore que leur révolte s'enracine dans les premières vibrations d'un séisme d'où naîtront, après la démission de Novotny et la venue de Dubcek à la tête du PC tchécoslovaque, après l'assassinat de Martin Luther King, de Robert Kennedy, et les vociférations de Rudi Dutschke, les révoltes estudiantines – trouées dans un univers obnubilé par la guerre du Vietnam et l'instabilité du Moyen-Orient. Mais comment le leur reprocher quand un intellectuel aussi avisé et méthodique que Jean Chartier, journaliste de quarante-quatre ans, connu pour ses solides synthèses et pour ses sympathies contestataires, maître d'un gigantesque fichier et proie d'incessants conflits de conscience, ne peut lui non plus rien prévoir ?

Sous l'impulsion de Michel, seul fils de prolétaire de la bande, voici nos quatre mousquetaires devenus marxistes convaincus. Certes, le passage aux Jeunesses communistes a de quoi rebuter des âmes avides de grandes actions: « Il fallut constater qu'à Lausanne cette avant-garde de choc chargée d'insuffler aux ouvriers la conscience révolutionnaire qu'ils ne pouvaient pas avoir tout seuls, ressemblait plutôt au wagon de queue d'un long convoi de marchandises immobilisé sur une voie de garage. » Mais, d'autre part, ne pouvait-on pas considérer ces mortelles réunions comme une « phase d'accumulation primitive du capital révolutionnaire théorique » ? Et, d'autre part, ne pouvait-on envisager la création d'une organisation léniniste dissidente sous l'égide de Richard Gauvin, fils de pasteur, idéologue et responsable des JC lausannoises, absorbé par sa mission historique (comme par un arsenal de citations soutenant son autoritarisme tranchant) ?

Ainsi évolue ce petit monde. Les révolutionnaires débattent interminablement de leurs projets, s'enlisent dans leurs contradictions, dans leurs doutes, velléités et amour-propre – à la fois véhéments et risibles, arrogants et vulnérables. Jean Chartier, lui « solide philosophe » à qui sa femme préfère un dancingo-sportif de trente-trois ans, s'abîme dans les circonvolutions d'une cérébralité toujours plus hypertrophique le livrant à la merci d'une pressante réalité... Jusqu'à ce que, mi-mai, des milliers de jeunes rebelles investissent le Boul'Mich' et la place Denfert-Rochereau.

Et que voit-on alors ? Un Chartier torturé de se sentir pencher vers les « défenseurs de l'ordre et de la paix civile » sans pourtant oser l'assumer, et terrassé à l'idée que les jeunes révolutionnaires pourraient lui rire au nez. Un Jacques brûlant d'une expédition à Paris tandis que les trois autres, réticents, révèlent leur nature foncièrement

passive. Quant au cassant Richard, craignant sans doute d'être dépassé « par la base » – comme le fut le PC dont le rôle fut honteux –, il exhorte les étudiants à se concentrer de plus belle sur leur baccalauréat.

L'occasion ou l'alerte est passée. La France n'a pas basculé dans l'anarchie. Tout ou presque reprend sa place. Pour Jacques, c'est l'apprentissage de la solitude. Encore lâché par ses amis rêvant d'oisives vacances, il part seul à Prague où, avant le coup de force du 21 août, il fera une étrange et féconde découverte : celle de l'amour des êtres, de leur mystère, de leur densité, de leur valeur inestimable.

Remué par cette soudaine émergence, bouleversé par la violence soviétique (« parce qu'un événement historique, c'est avant tout des hommes »), effondré, dans les bras d'une vieille femme tchèque inconnue, il revient à Lausanne : « Il avait vieilli, le monde entier avait vieilli d'un seul coup. »

Tandis que ses amis, dérivant dans l'expérience de la communauté et de la « fête », glissent sur le fil d'une adolescence inconsistante et standardisée, Jacques, lui, découvrira avec Graziella, sur ce vide laissé par le reflux du monde, la passion. Mais son voyage sera sans doute très long encore.

« Une certaine qualité d'exigence morale »

Dans ce pays où l'écriture, si souvent, tourne au nombrilisme, à la déréliction morose, il convient de souligner, en même temps que ce panorama embrassant une génération – panorama offert par un romancier de trente ans ! –, l'étonnante pénétration des êtres. Jacques, Julien, Michel ou Pierre, bien sûr : mais aussi leurs parents, saisis avec leurs préoccupations, leurs ambitions et leurs échecs. Richard ; Geneviève, son épouse, tentant

de dialectiser, selon Reich et Marcuse, un amour certes déroutant; Jean et Madeleine. Les Prochazkova de Prague – Valentine, Jiri, Frantisek, Ludmila – évoqués avec quelle chaleur!

Si la plume de Sonnay ne manque pas d'épingler les différents travers des personnages et si, à certains moments, nous ne sommes pas loin des albums de Lauzier, jamais la charge ne tourne à la caricature. Car les problèmes qui se posent à ces êtres, exposés dans leur complexité, révèlent en fin de compte des esprits impliqués et attachants, et, par là, la sympathie de l'auteur à l'endroit de l'humain. Voilà pourquoi, parlant de ces problèmes, nous en venons à sonder nos consciences.

À ce titre, des paragraphes aussi surprenants de maturité que « Résistance, Le Promeneur solitaire, Changer la vie » et « Coup sur coup » où les cogitations de Graziella, Jean, Geneviève, Jacques, montrent bien à quel niveau l'enjeu de ce livre se place; quelle ouverture sur le monde et sur l'âme il implique. Dans ce premier roman, rien qui ne témoigne d'une certaine impartialité à partir de laquelle une réflexion universelle devient possible.

Ainsi, au terme de trois cent trente pages vite dévorées, quittons-nous Jacques qui, sans avoir renoncé au marxisme (les erreurs étant encore question de chefs, non d'idéologie), appréhende pourtant un univers toujours plus troublant où la causalité et la dialectique historique ne peuvent servir de sésame infallible. Parce qu'il a parié pour l'engagement et pour l'action, parce qu'il s'est donné sans arrière-pensée ni réserve, parce qu'il a loyalement tout consumé sur son passage, malgré des déboires parfois comiques, il franchit les étapes de la vie. Lui restent pourtant encore des comptes à régler avec son amour-propre, son désir de puissance, ses appétits de pouvoir. C'est à ce prix qu'il pénétrera peut-être dans

l'« impensable », dans sa vie propre – sans résignation ni trahison de son esprit de révolte.

JIL SILBERSTEIN
Gazette de Lausanne, 1984

LES LETTRES

« L'Helvétie végétait tranquillement {...}. Les gens de ce pays, se dit-il, n'ont jamais aimé les débats théoriques. La politique les effraie en dehors du café du Commerce; ils se méfient de tout ce qui a l'air intellectuel. »

Placé dans la bouche de l'un de ses héros, ce jugement sur les Suisses peut être attribué à Jean-François Sonnay, auteur de *L'Âge d'or*. Comme lui, il a éprouvé le décalage moral où la facilité suisse a pu placer nos compatriotes par rapport aux événements du monde et à la confrontation des idées.

On l'a compris: *L'Âge d'or* de Jean-François Sonnay n'est pas celui de Buñuel. C'est celui de la Confédération des années 1960-1970, la « Haute conjoncture » qui a enrichi les Suisses et parfois un peu alanguiné leur conscience.

La première partie de ce qui s'annonce comme une ambitieuse trilogie romanesque s'intitule « 1968 », millésime important qui fit redresser les jeunes mentons et trembler quelques fronts d'aînés. On secoua l'ordre qui faisait l'ennui. Un frisson courut.

Paradoxe de ce roman attachant, il commence en Tchécoslovaquie. C'est dire que les frontières de la Suisse ne l'enferment pas. Mais c'est aussi grâce à ces repères étrangers, Prague, Paris, que se trouvent éclairés des comportements qui se manifestèrent entre Alpes et Jura de ces années cruciales.

LOUIS-ALBERT ZBINDEN

ÉCRIRE, DIT-IL

La nostalgie, comme la syphilis au XIX^e siècle, ravage les littérateurs romands de plus en plus tôt. Jean-François Sonnay, la petite trentaine, en trois cent trente-quatre pages, expose les effets de la sienne. Dans la Lausanne des années 1968, il réunit tous les ingrédients nécessaires à l'écriture d'une nouvelle *Éducation sentimentale*. Las, de *L'Éducation* et de Flaubert ne subsistent que ce que veulent bien en livrer les manuels. Pour le « Sentimentale », il prend pension chez Delly et du Veuzit.

Un grand fantôme hante l'œuvre et lui donne son dynamisme: Marx, Karl avec ses comparses Engels, Lénine et Staline. Comme indiqué dans les classiques: la scène se déroule à Lausanne, à Paris et à Prague en 1968. Mais le plus souvent dans les lieux de convivialité de la capitale vaudoise. Les héros: des jeunes gens bien élevés, à la veille du bac, quatre mousquetaires politisés, de futurs déçus du socialisme. Changer le monde, changer l'école, changer la vie. Derrière leur communisme, il y a Rimbaud. Comme d'autres ont pris d'assaut le Palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg alias Leningrad, eux envahiront pour quelques heures le cinéma Georges V. Un des plus hauts faits d'armes des révolutionnaires lausannois depuis le major Davel.

Poncifs et stéréotypes affluent comme légions romaines dans *Astérix*. Reste que, roman à clés ou non, Jean-François Sonnay excelle dans l'art du portrait. Son sartrien, philosophe et journaliste Chartier, son idéologue popiste Gauvain, fils de pasteur, et surtout le père prolétarien de Michel, sa mère, sont brossés avec émotion et intelligence. L'auteur promet une suite. On aimerait qu'il ait d'abord le courage de réduire ce premier texte à

cent cinquante pages : qu'il cesse de poser des questions à l'idéologie, dominante ou dominée, pour se confronter à l'Écriture. Au lieu d'un greffier attentif à noter les minutes du procès en cours, nous serions au bénéfice d'un objet rare et encore non identifié : un nouvel écrivain romand.

B. A.

L'Hebdo, 1985

Chacun se rappelle combien l'année 1968 a été aussi exaltante que mouvementée à Paris, Berlin, Prague ou Mexico. Mais à Lausanne, que s'est-il passé ? Pas d'usine occupée, d'université en grève, pas d'invasion étrangère... Rien qui ait placé la capitale vaudoise au centre du monde et que la grande histoire ait jugé digne d'être retenu. Or c'est pourtant à la vie lausannoise de cette année, symbolique entre toutes, que se consacre le premier roman de Jean-François Sonnay ; *L'Âge d'or* se présente en effet comme une chronique romancée de cette époque, à travers les aventures politico-sentimentales de quelques jeunes gymnasiens tentés par le gauchisme et d'un journaliste en pleine déconfiture amoureuse.

L'Âge d'or, c'est d'abord celui de Jacques, Julien, Michel et Pierre, qui découvrent en même temps que les troubles du désir adolescent, la division de la société en classes, le nom magique de Lénine et les vertus purificatrices de l'activisme militant. Sitôt dit, sitôt fait : ces « quatre mousquetaires » projettent la révolution qui fera de l'Helvétie un Éden socialiste, peignent sur la rédaction d'un tract, s'engagent à la Jeunesse communiste, passent sagement leur bac et tentent enfin vainement de provoquer une grève dans une petite entreprise de la banlieue lausannoise.

À cette intrigue vient s'en ajouter une autre qui ne croisera cependant que très incidemment la première. Car *L'Âge d'or* est également celui de Jean Chartier, rédacteur à *La Nouvelle Tribune helvétique*, qui, entre le désordre de sa vie conjugale et ses problèmes de travail, entre les désillusions nourries par un passé existentialiste et une thèse de doctorat depuis trop longtemps inachevée, trouvera pourtant la force de se passionner pour la psychanalyse et l'éphémère Printemps de Prague ???

Flaubert ou Balzac ?

Si le sujet choisi évoque à certains moments, et sous une lumière moderne, la célèbre *Éducation sentimentale* de Flaubert, on s'en trouve par contre bien éloigné au plan des qualités littéraires. Car c'est d'abord l'ennui qui domine la lecture de ce roman. Pourquoi Jean-François Sonnay se sent-il tenu, à chaque fois qu'il met en scène un personnage, de commenter avec tant de précisions et avec une application toute scolaire, l'origine sociale, l'existence et les contradictions intimes de ses parents et grands-parents ? Pourquoi développe-t-il aussi longuement de fastidieuses conversations sur l'embourgeoisement du prolétariat helvétique ? Pourquoi condamne-t-il enfin le lecteur à plus de trois cents pages d'une écriture à ce point terne et sans relief ?

Il semble en définitive que Jean-François Sonnay ait trop confondu l'essai philosophico-politique et le roman, son livre hésitant continuellement entre l'un et l'autre. Il en résulte d'un côté un roman pesant, étouffé par le poids des commentaires et des explications, et, de l'autre, une chronique qui offre de la réalité suisse des années 60 une description par trop caricaturale. On ose espérer que les prochains romans de Jean-François Sonnay sauront redresser ces faiblesses. Car *L'Âge d'or – Soixante-huit* n'est

que le premier volume d'une trilogie devant se prolonger dans la décennie suivante. Alors, que nous réserve l'avenir? Le grand soir de la révolution viendra-t-il ébranler la terre vaudoise? 1969 sera-t-elle, comme le prédisait Serge Gainsbourg, une année érotique? Le suspense reste entier.

MICHEL AUDÉTAT
La Liberté-Dimanche, 1985

L'Âge d'or enthousiasme pour l'exquise matière de l'espérance. Ainsi les protagonistes de ce roman voudraient-ils probablement définir ces quelques mois de 1968, où les volontés s'égarèrent dans les beaux paysages de la révolte, dans la pure résolution du changement, dans ce rêve sans contrainte qui veut se nommer liberté.

Encore un roman sur 1968? Peut-être, mais les événements de celui-ci se déroulent principalement à Lausanne. On découvre alors une Suisse qui, derrière de confortables distances, juge le Printemps de Prague, se passionne pour les révoltes estudiantines parisiennes; une Suisse qui, malgré l'effervescence du monde, reste l'Helvétie immuable, sorte de valeur sûre se transmettant de père en fils. Une Suisse fière de sa petite taille, de sa petite histoire, fière au fond d'être à l'écart de l'agitation du monde.

Les mécanismes qui animent les divers héros du récit nous montrent la source du réel, la face cachée de l'histoire. Présenter l'intrigue signifie ici parler des personnages: ils contiennent le récit et son sens. Les principaux protagonistes sont frappés par l'impossibilité de réaliser leur idéal face à la mauvaise humeur du monde qui décidément ne les satisfait pas.

Ainsi Jean Chartier, « journaliste-philosophe ». Disciple de Sartre, il heurte son désir de compréhension

et d'ouverture aux piètres réalités de son existence: la quarantaine dépassée, son mariage s'effondre, les événements politiques surpassent son entendement, reste seulement l'alcool pour oublier les rêves, ou s'enthousiasmer pour de nouvelles chimères.

Ainsi Jacques Mathieu, jeune bachelier. Au milieu de ses camarades qui partagent avec lui la passion révolutionnaire, il demeure solitaire: il ose avouer son aversion pour le militantisme traditionnel; il vit un amour exclusif qui le propulse (croit-il) au niveau des plus grands poètes. Son voyage à Prague lui permet d'être témoin de l'invasion soviétique: las! ses compagnons repoussent avec mépris son récit d'aventurier pour égrener des réflexions marxistes mieux construites parce que soutenues par la distance qui supprime l'émotion.

Ainsi Julien Renaut, ami privilégié de Jacques. Une liaison adultère avec la femme de son mentor en politique le porte à réfléchir aux rapports affectifs: si l'existence n'était pas seulement politique? Malheureusement l'expérimentation en relation humaine trouve peu de répondant dans son entourage. Esseulé dans ses méditations, il cherche avec acharnement la communication avec autrui, à tout propos, dans le seul but, semble-t-il, de nier la notion de vie privée.

Ainsi pourrais-je continuer la description des divers protagonistes, tous oscillants entre Don Quichotte et Pécuchet. Inutile pourtant d'usurper le talent du romancier: la richesse du livre tient justement à son irréductibilité. Jean-François Sonnay a su construire des personnages avec finesse, chacun baignant dans un entourage précis, où les figures des parents, des amis, s'ajoutent à la description des caractères; où les pensées du narrateur sur l'Helvétie, sur Lausanne, ne sont pas seulement fruit de l'humeur d'un écrivain, mais démonstration d'un esprit général régissant les mentalités. Impressionnante aussi la

manière dont toutes ces vies nous sont racontées, mener de front l'histoire d'une dizaine d'individus révèle l'habileté de l'auteur.

Je relève cependant quelques dialogues décevants dans leur écriture, notamment sur la question des idéologies. Le récit tombe alors dans la caricature et la lecture perd de son intensité. Dommage, car c'est bien là le seul défaut de ce premier roman signé par J.-F. Sornay, qui présente *L'Âge d'or* comme premier volume d'une trilogie, ce dont on peut se réjouir.

FRANÇOIS WASSERFALLEN
Repères, N° 11, 1985